



Philippe Caubère : « 68 nous a sauvé la vie »

Théâtre. Sur les planches, c'est le patron. Philippe Caubère le prouve cet été encore au Festival d'Avignon, avec une reprise de « La danse du diable » et « Le Bac 68 ». Et si les cheveux ont blanchi, la langue reste verte, qu'il s'agisse de fustiger les metteurs en scène tout-puissants ou le retour à l'ordre moral.

Cet été à Avignon, vous reprenez votre tout premier spectacle autobiographique, centré sur votre enfance et créé en 1981 dans le In. Mais cette fois, c'est dans le Off...

■ **Philippe Caubère** : « Je n'aime pas mentir : si je suis dans le Off, c'est tout simplement parce que le In ne voulait pas de moi ! J'ai proposé à Olivier Py (directeur du Festival In, Ndlr) de jouer trois nuits dans la Cour d'honneur ! Mais il ne m'a pas répondu... Il y a sans doute trop de gens qui lui écrivent. »

Pourquoi revenir une nouvelle fois sur votre propre histoire, qui est la matière de l'immense cycle « Le roman d'un acteur » ?

■ **P.C.** : « Moi, je suis avant tout un acteur-auteur. Et un auteur racontera toute sa vie la même histoire... Qu'on soit Françoise Sagan ou Woody Allen, on écrira toujours le même livre ou le même film. Tout simplement parce qu'on n'a jamais fini d'explorer les méandres du sujet qui nous occupe. On veut toujours y revenir, on n'est jamais satisfait, on suit un fil intérieur auquel on ne comprend rien... Il m'est arrivé très souvent d'avoir envie de

monter Roméo et Juliette, de commencer à envisager la production. Et puis arrive un moment où j'ai le choix entre faire ça ou bien me lancer dans le énième épisode du Roman d'un acteur. Mais si je ne fais pas Le Roman d'un acteur, qui va le faire ? Personne. Et qui va monter Roméo et Juliette ? Tout le monde (rires). »

Oui, mais il ne s'agit pas de nouveaux épisodes...

■ **P.C.** : « Je reconnais que, pour l'instant, je n'ai pas trouvé l'inspiration ou le courage de parler de la suite, de mes histoires d'homme, de mes infidélités... Si j'en suis toujours là, c'est que je n'arrive pas à aller plus loin. Mais franchement, j'ai fait tellement de pièces dans ma vie que je peux bien en reprendre quelques-unes sans que ce soit dégradant. D'autant que lorsque j'annonce que je reprends La danse du diable, je le dis parce qu'il faut bien dire quelque chose aux journalistes. Mais en réalité, c'est une re-création complète. Le jouer en 1981 et en 2015, ça n'a évidemment rien à voir, physiquement, psychologiquement... Et puis c'est curieux, quand même, quand Bob Wilson ou Jan Fabre remontent un truc vieux de trente ans, ça fait deux pages dans Le Monde mais lorsque c'est un acteur, on lui dit qu'il tire sur la ficelle... C'est une vision un peu méprisante de l'acteur, qui correspond au triomphe des metteurs en scène. Et que je combats. »

Qu'entendez-vous par « triomphe des metteurs en scène » ?

■ **P.C.** : « Moi, j'ai vu naître le théâtre des metteurs en scène et je pensais que je le verrais mourir. Or, non seulement il ne meurt pas, mais il prolifère ! Ça me fait penser aux yéyés de ma jeunesse, tous les jours, il y en avait des nouveaux ! Les metteurs en scène, c'est pareil... Et si on veut réussir dans le théâtre, c'est ça qu'il faut faire... Il



arrive qu'ils soient aussi des poètes, comme Ariane Mnouchkine, mais ce n'est pas le cas de tous, c'est rien de le dire. La référence sur Gérard Philipe est tournée en dérision, elle est méprisée quand je voudrais, moi, qu'elle soit respectée... Je suis devenu acteur-auteur parce que j'ai réalisé très vite qu'en étant la proie des metteurs en scène, je serais éternellement un esclave. Il n'y a qu'au cinéma que les acteurs sont reconnus en tant que tel...»

Et pourtant, on vous a très peu vu au cinéma, à part « Molière », « La gloire de mon père » et « Truands ». Des regrets ?

■ P.C. : « On peut toujours tout regretter dans la vie, comme je regrette de ne pas m'être fait toutes les filles qui m'ont plu (rires). Même si on est polygame, comme moi, à un

■ P.C. : « Il y a quelques années, j'ai fait un spectacle féroce sur Avignon en 68. Mais là, je voulais dire à quel point 68 nous a sauvé la vie. Le personnage de ma mère est terrifiant par ce qu'il dit de la famille bourgeoise de ces années-là. On n' imagine pas la claustrophobie, les valeurs extrêmement archaïques dans les

quelques années de la jeunesse était enfermée... on vivait encore comme dans les années quarante. 68 a été une véritable révolution. Sans mort heureusement, mais c'est peut-être pour ça qu'on ne la respecte pas. Ça reste un appel d'air formidable, qui a inversé toutes les valeurs et dont les jeunes générations profitent encore aujourd'hui, c'est ce que je leur dis toujours. »

La pénalisation des clients de prostituées sera sans doute adoptée par les parlementaires. Vous vous y êtes opposé publiquement avec vigueur,

« J'ai vu naître le théâtre des metteurs en scène et je pensais que je le verrais mourir », se désole Philippe Caubère

moment, il faut choisir. Au cinéma, on n'a pas besoin de moi, au théâtre si. Après, si un film me branche, s'il me fait bander, je le fais, c'est tout ».

Et pourtant, ces trois films ont marqué des générations entières...

■ P.C. : « Oui, c'est vrai. Molière, ça ne se discute pas, parce que c'était Ariane Mnouchkine, parce que c'était le théâtre et que c'était Molière... Les films d'Yves Robert sur les souvenirs d'enfance de Pagnol, on m'en parle encore. C'était très, très important pour moi. Et Truands, qui a été démolé par la presse, est aujourd'hui l'un des films français les plus diffusés. Il m'a rendu célèbre auprès d'un public qui m'est cher, celui des banlieues, du 9-3, un public que je ne peux pas toucher au théâtre. Alors, oui, peut-être que j'aimerais en faire plus... Mais ça ne m'empêche pas de dormir la nuit.»

A Avignon, vous jouez un jour sur deux « Le Bac 68 », avec la nette volonté de défendre l'héritage du « joli mois de mai »...

en vous affichant comme client...

■ P.C. : « Oui, et je continue à y être opposé. C'est le résultat de l'alliance entre un certain féminisme et l'extrême-droite des Républicains. D'abord, c'est une insulte à la liberté et puis c'est dégueulasse pour les personnes qui se prostituent parce que ça va les foutre dans la merde. Et enfin, on stigmatise une catégorie sexuelle. Punir les hommes hétérosexuels qui ont envie de baiser en payant, c'est aussi grave que de punir les homosexuels en Egypte. C'est plus facile de faire ça que de s'en prendre aux trafiquants d'êtres humains. Ça, c'est vraiment les « intellectuels pourris » dont parlait ma mère, ceux qui se sont trompés pendant la guerre et puis en 68, qui se sont trompés sur le Cambodge, qui se trompent toujours sur la corrida... qui se trompent tout le temps, en fait. »

PROPOS RECUEILLIS PAR JOEL RUMELLO (ALP)

■ Philippe Caubère joue en alternance « La danse du diable » et « Le Bac 68 » jusqu'au 26 juillet au théâtre des Carnes-André Benedetto, à Avignon.